



Résumé

Il n'est plus à démontrer désormais le rôle et l'importance de l'écrit dans la cure psychanalytique. Mais qu'en est-il lorsque le travail de la reconstruction de soi se fait par le truchement du pseudonyme ? Telle est la question soulevée : quelle est la fonction du pseudonyme dans le processus thérapeutique écrit ? Pour répondre à cette interrogation, un corpus et un écrivain : l'écriture intime d'Isabelle Eberhardt.

Mots-clés : *Identité - Double - Pseudonyme - Ecriture de soi - Ecriture de la cure.*

Abstract

From now on, there is no way to take down the role and the importance of writing into the talking cure. But what it could be when the reconstruction work of the self is done through the assumed name. What is the question brought up: what is the function of the assumed name in the written therapeutic process. To answer at this question, a corpus is a writer: the personal writing of Isabelle Eberhardt.

Key-words : *Identity - Double - Fictitious name - Autobiography - The treatment's writing*

« Dessiner et retrouver, dans son esprit et dans les mots, écrit Franca Munari¹, et voir, dans les mots qui se forment dans notre écriture, une chose autre que celle que nous avons retrouvée dans notre esprit. Voilà la chose magique et incroyable de l'écriture, elle ne se borne pas à enregistrer ce qui nous vient à l'esprit. Lorsque nous écrivons, nous assistons à une transformation de la pensée dont est issue l'écriture parce que rien n'est intéressant à exprimer que ce qui ne se conçoit pas bien. »

Dans les cures psychanalytiques, tout récit doit passer par la parole, actes et écrits étant exclus. La parole est donc le lieu privilégié de la psychanalyse. Or, et Anne Clancier² a tout à fait raison de le souligner, l'écriture n'est pas en reste avec le processus thérapeutique, tant pour l'analyste que pour l'analysé.

Freud est l'un des premiers, dans *Construction et analyse*, à mettre l'index sur la place et l'interprétation de l'écriture dans la construction analytique. Depuis, on ne compte plus les analyses et études diverses suscitées par la question. Nous pensons notamment aux nombreux travaux de Jean-François Chiantaretto sur l'effet thérapeutique de l'autobiographie, travaux qui constituent, nous semble-t-il, une référence incontournable en la matière.

L'ethnologue Jack Goody qui a consacré la plupart de ses travaux à l'étude de la naissance de l'écriture et à la comparaison des modes de pensée des peuples sans écriture et des civilisations de l'écriture, ainsi qu'à la genèse de la pensée scientifique, donne à la psychanalyse des exemples et une théorisation très utiles. Il écrit : « L'écriture met une distance entre l'homme et ses actes verbaux. Il peut désormais examiner ce qu'il dit plus objectivement. Il peut s'écarter de sa propre création, la commenter et même la corriger, du point de vue du style comme de la syntaxe. On a donc face à l'écrit, une attitude différente de celle qu'on a devant un énoncé oral. Il ajoute par ailleurs : « Ou pour dire les choses autrement, l'écriture vous donne une sorte de liberté d'expression par rapport à vos propres pensées ». ³

Sautant à pieds joints en plein dans l'amas théorico-pratique suscité par la réflexion sur le rapport entre l'écriture de soi et la cure en psychanalyse, nous nous sommes intéressée au cas d'une écrivaine qui, de part tout ce qui précède l'acte d'écriture chez elle et la spécificité auto-analytique de son corpus intime, ne pouvait qu'être soumise à ce type de réflexion : Isabelle Eberhardt. Il nous semble qu'inviter cette auteur du début du XXe siècle comme exemple ne pouvait qu'apporter de l'eau au moulin de la longue réflexion psychanalytique sur le sujet, en ouvrant de nouvelles perspectives d'interprétation.

Pourquoi donc Isabelle Eberhardt ? Qu'est-ce qui en fait un cas analytique, susceptible d'être pensé en termes de relation entre processus d'écriture et processus de construction de soi dans l'écriture ? Enfin, en quoi le recours au pseudonyme dans son cas différerait-il de tout les cas déjà analysés par la critique littéraire et l'analyse psychanalytique confondues ?

Isabelle Wilhelmine Marie Eberhardt naît à Meyrin près de Genève le 17 février 1877 de Nathalie de Moerder, née Eberhardt, et d'un père inconnu. La jeune fille passe la plus grande partie de son enfance à Genève et cela jusqu'en 1897, où elle décide d'aller, en compagnie de sa mère, en Algérie. Les deux femmes s'établissent dans le vieux quartier de la ville de Bône.

Troquant son habit européen contre le costume local, Isabelle Eberhardt se lance dans la découverte de ce pays qu'elle a appris à connaître aux travers des écrits de Loti et de Fromentin. Elle se travestit en homme et se fait appeler Mahmoud Saadi. Elle épousera Slimène Ehni le 17 octobre 1901 et devient, par cette union, citoyenne française. Isabelle Eberhardt décède le 21 octobre 1904 à Ain Sefra lors d'une de ces crues violentes que connaîtra le Oued. Elle

est inhumée au cimetière de la ville par les autorités locales en présence du Général Lyautey. Isabelle Eberhardt avait alors vingt-sept ans.

Cette algérienne de cœur, davantage connue du public pour sa carrière islamo-méditerranéenne et son engagement en faveur des algériens, marquera le tournant du siècle au Maghreb. Ses démêlés politico-judiciaires qui la firent expulser un temps du territoire algérien, sa conversion à l'islam ainsi que l'agression dont elle fut victime et qui faillit lui coûter l'existence ont fini d'asseoir le mythe Isabelle Eberhardt. On ne compte plus les livres suscités par le météore dévastateur que fut cette jeune femme au destin plutôt extraordinaire.

Isabelle Eberhardt, c'est aussi une noria d'articles, nouvelles, récits, romans, tous centrés sur l'islam et les algériens et qui reste tout de même, parmi tout ce qui a été dit et écrit avant et après, l'un des témoignages les plus fiables de cette époque de l'occupation française de l'Algérie. Ses rapports et son histoire personnelle avec le pays et les zaouïas du grand sud lui confèrent un statut d'observateur particulier valorisant de ce fait sa parole. Ses reportages de société, annonçaient déjà Cendrars et Kessel. Ses analyses politiques de la colonisation en inspirèrent plus d'un. Camus dans ses textes prémonitoires sur la Kabylie, suivit sa voie.

Isabelle Eberhardt, c'est enfin et surtout, Mahmoud Saadi, ce patronyme masculin qu'elle prend après sa conversion à l'islam. Ce double vestimentaire, car elle avait franchement opté pour le costume du cavalier arabe, mais surtout identitaire lui permettait, non seulement d'intégrer les milieux maraboutiques, cénacles exclusivement réservés aux hommes, mais lui servait aussi de nom de plume. En effet, de nombreux écrits d'Isabelle Eberhardt, tous genres confondus, sont signés Mahmoud Saadi.

Tout notre intérêt pour cette jeune écrivaine vient bien sûr de sa fascination pour la négativité du nom - nous répertorions pas moins de six noms d'emprunts dans ses écrits - mais, il est surtout motivé par le besoin de donner un sens à la vrilte pseudonymique qui accompagne tout le processus de l'écriture de soi chez cette auteure, un sens qui ne se limite pas uniquement aux raisons classiquement invoquées pour ce type de procédé. Trois raisons inhérentes à la vie psychologique d'Isabelle Eberhardt, il est vrai nous apportent un début d'explication au dédoublement identitaire. D'abord, la diariste qu'elle était exprimait un deuil, pour ne pas dire deux deuils impossibles (l'absence du père et le décès de la mère). Ensuite, ses nombreuses notes journalières font état d'une dépression longue et profonde. Enfin, l'invention réussie de Mahmoud Saadi, précédée de l'usage d'autres pseudonymes, indiquait une personnalité à identités multiples. Mais cela est loin de nous suffire.

A force de lire toutes les lectures et interprétations, les investigations et les projections tissées tout autour de ce phénomène du dédoublement chez Isabelle Eberhardt, on a fini par oublier quelque peu que ce même dédoublement s'exprime aussi dans l'écrit et que le pseudonyme est, nous semble-t-il, ce qui sert justement de transition entre la cure et la reconstruction. Dans cette

optique, il était grand temps d'ouvrir cette porte et de faire enfin la part de ce qui est vrai de ce qui est spéculatif et de détruire définitivement toutes envie simplistes réductrice de voir dans ce dédoublement un simple signe extérieur de l'assimilation.⁴

Comme devant quelque chose d'inédit, il devient évident pour nous que la manifestation écrite de ce dédoublement sort du cadre de la critique littéraire et s'inscrit davantage dans une réflexion psychanalytique. Rompre avec ses origines familiales et sociales, rester dans un anonymat consciemment désiré : telles sont les raisons qu'avance Jean Starobinski⁵ pour expliquer le cas d'Henry Beyle et le pseudonyme de Stendhal. Mais cela est loin de nous suffire à cerner le procédé dans le cas d'Isabelle Eberhardt. C'est bien au contraire, d'un rapport au temps combiné à un désir inconscient de transformation et de conservation de soi que procéderait, nous semble-t-il, la pseudonymie eberhardtienne. C'est en ce sens et avec ces deux résonances inconscientes que nous entendons répondre au procédé du recours à la pseudonymie, voire à la polynomie, chez Isabelle Eberhardt et d'enrichir, par la même occasion, la réflexion sur le champ des écritures de soi et la poétique psychanalytique qui lui est afférente. Il n'est pas question, bien entendu de faire dans la redite. Le champ est largement balisé aussi bien sur le plan littéraire que psychanalytique. L'objectif est plutôt d'ouvrir la réflexion à de nouveaux cas.

En quoi le cas du pseudonyme d'Isabelle Eberhardt est-il particulier ?

C'est le rôle du pseudonyme dans le processus thérapeutique qu'entreprend la jeune femme par le biais de son activité qui fait ici la différence. Le pseudonyme qui représente manifestement une rupture dans la réalité, ne fût-ce qu'à travers l'expérience de l'écriture de soi et qui permet à Isabelle Eberhardt de se soustraire à l'infirmité de son roman identitaire et à la souffrance d'être elle-même n'est, en fait, qu'une réappropriation du temps. Autrement dit, Mahmoud Saadi qui serait, un petit peu ce qu'est Emile Ajar pour l'auteur de *Pseudo*⁶, l'identité inventée qui fige, saisit, immobilise et réintègre dans l'être, n'est qu'un moyen inconscientsoit, mais astucieux de survivre à son passé par le biais de l'écriture.

La conception usuellement en cours lorsqu'on parle du pseudonyme s'en trouverait dès lors légèrement enrichie. Qui ne souhaiterait, même au prix de quelques spéculations, voir aboutir un tel raisonnement : la reconstruction de soi par sa propre ré-écriture temporelle, le tout, par le truchement du pseudonyme ?

Les écrits intimes d'Isabelle Eberhardt, nous donnent à connaître un aspect inédit du recourt à la pseudonymie dans un corpus intimiste : le meurtre initiatique. Toute initiation comporte la mort symbolique, et dans les contes, la mort provisoire marque souvent le passage d'un état à un autre, par exemple de l'enfance à l'âge adulte. Ainsi, en tuant symboliquement et provisoirement par le truchement du pseudonyme une partie d'elle-même, celle qu'elle ne veut pas être, et en incarnant celle du double identitaire qu'elle se choisit, mais qu'elle n'est pas, Isabelle Eberhardt entre à pieds joints dans le processus de la cure analytique. Ce qui reviendrait à dire, qu'en créant un récit tout autour de ce pseudonyme de Mahmoud Saadi, Isabelle Eberhardt ne ferait que réécrire,

inconsciemment s'entend, d'une façon rétroactive son propre récit. Tel serait l'aspect inédit du recourt à la pseudonymie dans la démarche eberhardtienne.

Autobiographie, biographie, les limites sont très minces dans les deux recueils intimes d'Isabelle Eberhardt, les *Journaliers* et les *Ecrits Intimes*. Le « je » est androgyne et double à la fois. Cette fusion de l'un dans l'autre, du féminin dans le masculin, permet à la première personne de s'écrire en même temps qu'elle écrit le « il ». L'écriture oscille entre le portrait et l'autoportrait, entre l'autobiographie réelle et l'autobiographie rêvée, entre la mort et la naissance du vivant, situation pour le moins paradoxale en ce qu'elle inverse l'ordre de notre logique consciente selon laquelle on va du début à la fin et de la vie à la mort.

Ainsi le pseudonyme organise-t-il indirectement les *Journaliers* et des *Ecrits Intimes* autour d'une structure de « mise en abyme » et participe-t-il en tant qu'élément essentiel à l'intention du texte qui est aussi de réfléchir/se réfléchir sur lui-même au fur et à mesure qu'il se développe et qu'Isabelle Eberhardt s'écrit. Chaque étape dans l'itinéraire de cette écriture, chaque lettre écrite et chaque feuillet rempli, contiennent en abyme l'histoire d'Isabelle Eberhardt.

Nous ne prétendons pas rendre compte de l'effcience du recourt à la pseudonymie dans le processus thérapeutique ni épuiser la problématique dans laquelle nous inscrivons notre lecture du corpus eberhardtien. Nous ignorons les antécédents d'Isabelle Eberhardt dans son hypothétique lignée paternelle. Ce que nous savons par contre est en résonance profonde avec l'essentiel de son œuvre intime. Les *Journaliers* et les *Ecrits Intimes* laissent transparaître la même image sur le tapis : l'impossibilité d'accepter la naissance illégitime de leur auteur. Le passé continue à peser sur le présent et sur l'écriture de soi dans son ensemble. Le pseudonyme vient pallier ce manque, cette désintégration identitaire.

Pour conclure notre raisonnement, interrogeons-nous : « Tout et moi-même est changé radicalement »⁷, écrit Isabelle Eberhardt à la fin de son quatrième et dernier journalier. Cela veut-il dire qu'elle n'avait plus besoin de son inséparable pseudonyme et double, qu'elle n'écrirait pas une suite à son journal intime, parce qu'elle ne souffrait plus d'être elle-même ? On ne le saura jamais, Isabelle Eberhardt mourra quelques temps plus tard. Une chose est néanmoins certaine : l'écriture pseudonymique a été pour elle une « renaissance salutaire ». Elle rimait pour elle avec commencement, avec *origine*, mais aussi avec apaisement.

Terminons nos propos sur cet extrait de *Pseudo*. Nous y lisons quelque part conjuguées la parole d'Isabelle Eberhardt et notre conception de l'écriture pseudonymique telle que nous la définissons dans son cas : « *Après avoir signé plusieurs centaines de fois, si bien que la moquette de ma piaule était recouverte de feuilles blanches avec mon pseudo qui rampait partout, je fus pris d'une peur atroce : la signature devenait de plus en plus ferme, de plus en plus à elle-même pareille, identique, telle quelle, de plus en plus fixe. Il était là. Quelqu'un, une identité, un piège à vie, une présence d'absence, une*

infirmité, une difformité, une mutilation, qui prenait possession, qui devenait moi. Emile Ajar.

Je m'étais incarné.

J'étais figé, saisi, immobilisé, tenu, coincé. J'étais, quoi.» (p. 81)

Notes

¹ « Processus d'écriture et processus psychanalytique dans l'écriture » in *Psychanalyse à l'université*, Tome LXVIII, décembre 2004, pp.1773- 1779.

² « La parole et l'écriture », *Psychanalyse à l'université*, Tome 62, juillet-septembre, 1998, pp. 931-935.

³ *La raison graphique, la domestication de la pensée sauvage*, traduction et présentation de Jean Bazin et Alban Bensa, Cambridge University Press, trad., Paris, Les éditions de minuit, 1979.

⁴ De nombreux écrivains à l'image de Pierre Loti ou de Suzanne Voilquin, pour ne citer que ces noms, se sont conformés aux usages locaux pour mieux exprimer leur mouvement d'identification aux populations locales. L'apprentissage de la langue locale ainsi que le port du vêtement étaient de ces pratiques.

⁵ « Stendhal pseudonyme » in *L'œil vivant*, Gallimard, 1999, pp. 231-284.

⁶ Gary Romain, *Pseudo*, Mercure de France, coll. Folio, 1976.

⁷ La phrase apparaît avec sa faute de la sorte dans le manuscrit édité. Nous la reproduisons sans la corriger.

Bibliographie

Clancier, Anne, « La parole et l'écriture », *Psychanalyse à l'université*, Tome 62, Juillet-septembre, 1998, pp.931-935.

Combe, Colette, « Récit du travail analytique et construction en analyse », *Psychanalyse à l'université*, Tome 62, juillet septembre 1998, pp.909-924.

Degott, Bertrand, « Romain Gary- Emile Ajar. Pseudonymes et narcissisme » in *Ecriture de soi : secrets et réticences*, L'Harmattan, 2001, pp. 103115.

Gillibert, Jean, « Récits de vie », *Psychanalyse à l'université*, Tome 62, juillet septembre 1998, pp. 731-740.

Munari, Franca, « Processus d'écriture et processus psychanalytique dans l'écriture », *Psychanalyse à l'université*, Tome LXVIII, décembre 2004, pp.1773-1779.

Starobinski, Jean, *L'œil vivant*, Gallimard, coll. Tell, 1999.

Wieder, Catherine, « Un nom pour écrire, un nom d'autobiographe » in *Question(s) d'identité*, Pewzner Evelyne, Sens Edit., 1999, pp.67-74.